

“LA LITTÉRATURE, ENTRE AUTRES CHOSES, EST AUSSI UN VOYAGE EFFECTUÉ DANS LE BUT DE SE LIBÉRER DE CE “MYTHE DE L'AUTRE CÔTÉ”, DE COMPRENDRE QUE CHACUN SE TROUVE TANTÔT ICI ET TANTÔT LÀ.”

Un écrivain polonais, Jerzy Lec, raconte qu'un jour, se trouvant à Pančevo, sur la rive gauche du Danube, et regardant, de l'autre côté du fleuve, vers la rive opposée et vers Belgrade, il avait eu le sentiment d'être encore dans sa patrie, chez lui, parce que cette rive, sur laquelle il se trouvait, marquait jadis la frontière de la vieille monarchie austro-hongroise que, même tant d'années après son effondrement, il continuait à considérer comme son monde, tandis qu'au-delà du fleuve commençait un monde différent. Au-delà du fleuve commençait pour lui “l'autre côté”. Un autre écrivain polonais, Andrzej Kuśniewicz, commente cette page de Lec en disant qu'il se reconnaît pleinement dans ces sentiments : pour lui aussi cette frontière perdue marque les limites de son monde. Pour tous les deux, Belgrade est de l'autre côté.

Dans chacun des deux cas l'écrivain semble bien savoir où est sa place, derrière quelle frontière il se sent chez lui. D'autres fois, et plus fréquemment, l'identification semble au contraire difficile. Une fois, lorsque j'étais étudiant à Fribourg, dans la Forêt-Noire, et que j'habitais dans une de ces auberges qui sont pour un jeune homme une véritable université du savoir et de la vie, je m'étais rendu, avec quelques amis, à Strasbourg, où je n'étais jamais

allé. C'était pendant l'hiver 62-63. Nous avions pour mentor un monsieur bien plus âgé que nous, qui fréquentait lui aussi l'auberge *Goldener Anker*, A l'Ancre d'Or: un Allemand de la Forêt-Noire comme tous les autres, mais qui avait toutefois connu un destin particulier. Peu d'années après l'avènement du national-socialisme, il avait quitté l'Allemagne, poussé non pas par la nécessité, puisqu'il appartenait à la race aryenne aimée du Führer, mais pour des raisons politiques ou plus encore morales. Son patriotisme de l'humanité n'avait pas effacé en lui l'amour de sa propre patrie et, plus tard, ne l'avait en rien empêché de souffrir de la catastrophe qui s'en était suivie pour l'Allemagne, de la destruction et de la partition de son pays. Quand il avait franchi la frontière entre l'Allemagne et la France, il n'envisageait certes pas d'oublier sa patrie allemande ni de lui tourner le dos: seulement il sentait qu'à ce moment précis et aussi longtemps que durerait le régime nazi sa vraie patrie, ou plutôt sa vraie place, était de l'autre côté.

La frontière est double, ambiguë: parfois c'est un pont pour rencontrer l'autre, parfois une barrière pour le repousser. Souvent, c'est l'obsession de situer quelqu'un ou quelque chose de l'autre côté; la littérature, entre autres choses, est aussi un voyage effectué dans le but de se libérer

de ce “mythe de l’autre côté”, de comprendre que chacun se trouve tantôt ici et tantôt là, que chacun – comme le Jedermann du mystère médiéval – est l’Autre. L’écrivain qui a inventé le paysage littéraire triestin et qui est mort en combattant pour que Trieste soit rattachée à l’Italie, Scipio Slataper, commence son livre *Mon frère le Carso* en essayant de dire qui il est et il découvre que, pour dessiner son identité profonde, il doit l’inventer et dire qu’il est un autre, né ailleurs, quelque part dans ce monde slave qui se trouve en conflit avec l’italianité de Trieste, même s’il fait partie de l’identité triestine.

C’est à Trieste que je suis né et que j’ai vécu jusqu’à dix-huit ans-; quand j’étais petit garçon, Trieste n’était pas seulement une ville de frontière, mais semblait être elle-même une frontière, faite d’une quantité de frontières qui se croisaient à l’intérieur de son périmètre et parfois même à l’intérieur de la personne et de la vie de ses habitants. Les lignes de frontière sont aussi des lignes qui traversent et entaillent un corps, qui le marquent comme des cicatrices ou comme des rides, qui séparent quelqu’un non seulement de son voisin mais aussi de lui-même.

En outre la frontière, à Trieste, est et surtout était une frontière avec l’Est-; ce que j’avais concrètement sous les yeux, quand j’allais dans le Carso jouer avec mes camarades, c’était le Rideau de fer, la frontière

qui coupait alors en deux le monde entier et qui passait à quelques kilomètres à peine de chez moi. Au-delà commençait ce monde immense, inconnu et menaçant qui était l’empire de Staline, un monde où il était difficile d’entrer, du moins jusqu’au début des années cinquante. Mais en même temps ces terres de l’autre côté de la frontière, qui appartenaient à l’“autre” Europe, étaient encore italiennes peu d’années auparavant, jusqu’à la fin de la guerre où elles avaient été occupées et annexées par la Yougoslavie-; je les avais vues et connues dans mon enfance, elles faisaient et font partie intégrante du monde triestin, de ma réalité.

Au-delà de cette frontière il y avait donc, en même temps, le connu et l’inconnu-; il y avait un inconnu qu’il fallait redécouvrir, faire redevenir connu. Enfant, je comprenais déjà, au moins vaguement, que pour grandir, pour me forger une identité dans un monde qui ne soit pas complètement divisé, il me faudrait franchir cette frontière, et pas seulement physiquement, grâce à un visa sur un passeport, mais surtout intérieurement, en redécouvrant ce monde qui était au-delà de la frontière et en l’intégrant à ma réalité.

Claudio Magris, *Utopie et Désenchantement*, traduit de l’italien par Marie-Noëlle Pastureau. © Gallimard-L’Arpenteur, 2001.